

301

E

HM 66

G5

e. 2

PRÉFACE

A Monsieur.....

Vous êtes, mon cher ami, un des esprits les plus ouverts à toutes les sciences. Celles dont vous n'avez pas fait l'objet d'études spéciales n'en ont pas moins votre déférence, votre respect, voudrais-je dire. La Sociologie fait seule exception. Vous ne lui faites pas même la grâce d'ignorer son existence. Vous la connaissez, mais pour la railler.

L'idée de vous convertir n'a pas été étrangère à mon entreprise de traduire le livre de mon collègue, le professeur Giddings. Comme, malgré votre sévérité pour notre science, vous êtes de la meilleure foi du monde, vous vous rendrez à l'évidence : Il faut bien qu'il y ait une Sociologie, puisqu'il y a des sociologues de la valeur de M. Giddings. Ebranlé dans vos convictions, vous lirez peut-être ce volume et, dans ce cas, vous serez convaincu. Votre conversion me paiera de ma peine ; vous serez une recrue précieuse pour la Sociologie, moins encore parce que vous pourrez être son introducteur à notre Parlement que parce que, comme le dit si bien M. Giddings, son avenir dépend du nombre d'esprits de haute valeur qui défricheront son domaine.

I

Vous serez convaincu, disais-je, de quoi ? D'abord qu'il y a une Sociologie. Une science existe qui a un domaine bien à elle que n'envahissent pas les autres sciences et qui respecte celui des autres sciences. Qu'elle ait avec elles des rapports multiples, cela est évident mais cela n'enlève rien à sa personnalité, si j'ose dire, pas plus que les innombrables rapports d'affaires d'une grande maison de commerce ne diminuent pas l'individualité de cette maison. Ou, si vous voulez une comparaison moins vulgaire, comme les rapports de la physique avec la mécanique, la chimie, et les sciences exactes n'empêchent pas la physique d'être bien une science. Les sociétés sont des entités, tout au moins. Sans même recourir à l'histoire, nous les voyons évoluer dans la brève durée de notre existence. Cela suffit pour que des études spécialisées sur les diverses formes d'évolution des sociétés puissent se grouper en un corps de science, qui sera la Sociologie. Et je vous ferai un aveu, c'est que je n'ai jamais bien pu comprendre en quoi elle méritait la raillerie plus que l'archéologie ou l'entomologie par exemple. Je me suis évertué à chercher en quoi elle pouvait être ridicule et je n'ai trouvé que deux raisons.

L'une, certainement, n'est guère sensible au gros de nos détracteurs : « Socio » vient du latin et « logie » du grec. Mais c'est surtout à nous que cette hérésie linguis-

tique est importune, nos adversaires disant de ces deux radicaux :

« Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe ! »

L'autre est si légère qu'à peine j'ose l'écrire. Nous sommes des sociologues et une fâcheuse assonance avec « pédagogues » nous fait partager le ridicule immérité de ce dernier terme. Nous aurions un moyen d'y échapper. Il suffirait de nous appeler des « sociologistes ». Nous le pourrions, étant si jeunes que notre nom n'est pas consacré par la tradition. Je ne le conseillerai jamais, et pour deux raisons : L'une que ce serait une sorte de petite capitulation, l'autre que nous perdriions ainsi une analogie, de simple forme, hélas ! avec des gens qui sont bien près d'être la classe la plus précieuse de savants : les pédagogues. Nous serions tous si fiers qu'on s'y méprit et qu'un peu du mérite des pédagogues rejaillit sur nous, au risque d'exciter les mêmes sourires ! Et j'ai tort de dire que l'analogie n'est que dans la forme. Notre science vise un but, non pas semblable, mais d'une portée presque égale. La pédagogie étudie le moyen de faire participer l'enfant, avec le moindre effort, aux trésors de connaissance ramassés par les âges précédents. La sociologie recherche la voie par laquelle les sociétés arriveront le plus aisément à un degré supérieur d'évolution.

La tâche est grande. Convenez que nous y travaillons humblement. Nous n'encombrons pas les journaux de nos faits et gestes. Une fois par an environ, l'Institut International de Sociologie se réunit et le public lit alors la

meilleure des réclames, les noms de nos maîtres : Sir John Lubbock, dont l'activité seule peut égaler le savoir, duquel on ne peut dire que ce que les Toscans disent de Machiavel : *Tanto nomini nullum par elogium*; M. Schaeffle, dont tous les penseurs de langue allemande sont fiers; le professeur Espinas, M. Alfred Fouillée, ces deux grands philosophes qui redonnent à la France cette primauté en philosophie qu'elle s'était laissée enlever; Gabriel Tarde, qui a eu le bonheur de découvrir une des trois lois qui déterminent et guident l'évolution de l'homme et des sociétés, et d'inscrire ainsi son nom au-dessous de ceux de Lamarek et de Darwin sur le bronze impérissable qui les transmettra aux siècles futurs; Gumplowicz, l'auteur de la *Lutte des Races*; Maxime Kovalewsky, qui a rendu à la vie les sociétés primitives de la Russie méridionale; Novicow, dont l'esprit a su briser toutes les barrières, qui a fait pénétrer la sociologie dans des milieux étonnés de l'y voir, mais qui la fêtaient, séduits de la parure étincelante que lui donnait la verve du savant Russe. Je les cite au hasard de ma mémoire.

Evidemment, on ne nous raille plus alors, mais on ne nous comprend pas davantage. Un ministre français, — ce devait être sous l'Empire, — décorait pour ses œuvres politiques un poète qui avait chanté les Grèves... de l'Océan. Pareille confusion se produit souvent à notre égard, sauf qu'on ne nous décore pas. La sociologie est la science de la société, disons-nous. On se demande laquelle, et une dame s'informait auprès de moi si, du

moins, nous nous occupions de la « bonne société ».

Si elle lit l'ouvrage de Giddings, elle sera rassurée. Nous nous occupons du « meilleur monde », mais aussi des autres. Toutes les « sociétés », au sens le plus strict du mot, même composées de deux personnes, rentrent dans notre domaine. Les « coteries » n'échappent pas à nos investigations. Les associations commerciales appellent notre intérêt, et vous voyez dès lors l'erreur profonde de ceux qui croient que la sociologie est un rameau de la politique qui voudrait faire reconnaître son autonomie.

II

Je vous disais que, malgré toute ma bonne volonté, je n'avais pu découvrir le côté risible de la sociologie. Mon Dieu! tout prête à rire. Seulement, il y a le rire spirituel et... l'autre. Que, quelquefois, nous fassions sourire les gens d'esprit eux-mêmes, j'en conviens, et c'est notre faute.

Quelques-uns d'entre nous, et non les moins illustres, ont créé la sociologie biologique. On désigne, par ce terme un peu barbare, la thèse qui fait de la société un organisme, un être. Vous saisissez, n'est-ce pas? L'homme est un agrégat de cellules et n'en est pas moins une individualité. De même, la société est un agrégat d'hommes, ce qui ne l'empêche pas d'être une personnalité.

Ce qui est remarquable, et simultanément un peu

risible, ce sont les ingénieux arguments dont s'appuie cette thèse. Presque tous sont des comparaisons, trouvées avec infiniment d'adresse, qui séduisent, qui éblouissent, mais qui ne convainquent pas une génération à laquelle on a prouvé par des analogies du même genre que Napoléon n'a jamais existé. En faisant des chemins de fer les artères du corps social, on se sert d'une métaphore mais rien de plus, sans compter qu'on s'expose à doter le super-organisme d'autant de cœurs qu'il y a de gares centrales. La comparaison du fil de télégraphe et des nerfs transmetteurs ne peut aller jusqu'à l'identification, sans laisser croire que nos grands-pères faisaient partie d'un corps infirme. Assimiler les fonctions correctionnelles de la société avec les fonctions évacuatrices de notre corps, c'est oublier que le malfaiteur que nous déportons est un membre de l'agrégat absolument comme ses juges, alors que les matières expulsées ne font pas partie de notre organisme.

Mais que ces rapprochements soient ou non exacts, peu importe, à mon humble avis. Il est évident et reconnu que la société est un organisme, si elle en est un, tout spécial, très différent des autres organismes. Comment choisir entre ceux qui s'appuient sur les différences et ceux qui insistent sur les ressemblances ? N'est-ce pas un tournoi académique où la palme restera en suspens ? N'y a-t-il pas un grand inconvénient à cette théorie ? Le voici :

L'évolution suivait une ligne directe. On aurait pu la dessiner, très approximativement, à la façon d'un arbre

généalogique, issu du protoplasma et fleurissant dans les espèces actuelles. Avec la théorie organique, tout doit être changé. A côté de l'évolution individuelle, il faut retracer celle de la société : il est inadmissible qu'alors que tous les êtres, jusqu'à l'homme inclusivement, dérivent d'un type antérieur modifié, le subséquent de l'homme soit un être multiple comme la société. Celle-ci ne peut venir que d'une autre société. Les types ancestraux de la société humaine ne sont pas l'homme, les grands singes, les fourmis, mais les sociétés d'hommes primitifs, de singes, de fourmis, etc.

Voilà pourquoi cette hypothèse, qu'on ne saurait ni prouver ni réfuter absolument, nous paraît plus nuisible qu'utile. Ce n'est et ne peut être qu'une méthode d'études. Elle nous semble compliquer la tâche plutôt que la faciliter.

D'ailleurs si cette théorie est soutenue par des hommes comme Spencer, Fouillée, Novicow, René Worms, etc., elle est combattue par d'illustres savants et, chose curieuse, par certains de ceux qui sont des maîtres en science naturelle.

Vous voyez donc qu'on a tort de nous railler collectivement en nous accusant de chercher à médicamenter le corps social comme on drogue le corps humain. Ce n'est le fait que de quelques-uns d'entre nous.

III

Mais à quoi sert la Sociologie ? Ne sert-elle qu'à savoir, ce serait déjà quelque chose. Il existe des sciences

nombreuses, très respectées, très solidement établies qui n'ont pas d'autre utilité que celle-là, la plus haute. Mais ce n'est pas parmi elles que se range la Sociologie. Elle a une utilité aussi immédiate que peut l'avoir une science. L'art de la navigation existait bien avant que la science astronomique vint le perfectionner. On bâtissait des maisons avant que la géométrie ne fût inventée. On gouvernait les hommes et les hommes se gouvernaient bien avant qu'on ne parlât de la sociologie. Mais comme personne ne nie que la connaissance des lois astronomiques ne donne au navigateur une sécurité qu'il n'avait pas avant elle, que la géométrie permet à l'ingénieur d'économiser son temps en efforts et d'atteindre un résultat plus sûr, comment prétendre que la politique ne sera pas éclairée par la sociologie, qui lui dira la nature des agrégats qu'elle doit conduire, des forces qu'elle doit employer ?

Certes, dans tel cas donné, la Sociologie ne dictera pas le parti à prendre. Cela, c'est le rôle de l'art et non pas celui de la science. Mais elle fournira à l'homme d'État les éléments de sa décision, comme l'anatomie et la physiologie fournissent à l'homme de l'art médical les éléments de la thérapeutique.

Au stade d'évolution que nous avons atteint, la coefficient du facteur volitif s'accroît sans cesse, et, par suite, l'importance de la Sociologie. L'évolution ultérieure s'accomplira, bien entendu, en vertu des lois naturelles : la sélection, la survivance, l'initiative, l'inertie, mais, de plus, sera modifiée par la volition sociale. Si ces deux genres

de forces sont d'accord, l'évolution sera stable. S'ils divergent, l'évolution ne s'accomplira qu'avec peine et sera provisoire. Pour qu'ils soient d'accord, les forces naturelles étant immuables, que faut-il ? Que la volition ne les contrarie pas et, par conséquent, que l'esprit social les connaisse et le reconnaisse. C'est la Sociologie qui doit y pourvoir.

IV

Ne croyez pas que là se borne son utilité. Elle en a une encore plus immédiate. Sans énoncer de dogmatiques ordonnances, par cela seul que les lois naturelles qu'elle montre ont des corollaires, elle apporte des enseignements. Je ne vous en citerai que deux.

Le premier, c'est que l'inégalité est la condition essentielle de tout progrès social. Le second, c'est que l'homme n'est arrivé au degré d'évolution dont il est fier que par la société. Sans celle-ci, non seulement il n'y aurait pas de progression, mais il y aurait régression immédiate. Trouvez-vous que ce soit là une vérité de peu d'importance ? Elle nous fournit le moyen de repousser, de combattre les anarchistes, non pas pour notre propre intérêt, non pas pour celui de nos descendants, non pas même au nom de la patrie, mais au nom de l'humanité tout entière, de cette humanité créée par l'organisation sociale et qui, redescendant la montagne péniblement gravie, retomberait à l'animalité si on laissait

fructifier les germes bestiaux qu'elle contient, sous forme d'anarchistes.

Enfin, mon cher ami, le meilleur des arguments, c'est encore la preuve par le fait. Un des hommes les plus célèbres d'Angleterre écrivait en septembre 1895 : « Désormais, aucune étude politique ou sociale ne peut être entreprise sans l'aide de la Sociologie. » C'est si vrai que nous pouvons défier tout écrivain d'entreprendre un ouvrage de droit politique sans recourir à nos études. Comment définir l'État, par exemple, le différencier de la nation, sans entrer dans notre domaine ? Or, les études politiques sont loin d'être abandonnées et ce sont les sociologues qui fourniront les bases de ces études.

Sous mes yeux, j'ai la meilleure preuve de la nécessité de la Sociologie, de sa différenciation des autres sciences. Le royaume d'Italie a l'unité du droit civil et du droit constitutionnel. Pourtant, en Sicile, la composition et la constitution sociales diffèrent absolument de ce qu'elles sont en Piémont, par exemple. La famille y est différente, l'endogamie parfaite, la conscience nationale y cède le pas à la conscience municipale. Le clan y subsiste sous un nom différent. L'esprit de classe est un facteur de la vie sociale. Toutes ces choses sont importantes, ont une influence économique et politique, méritent d'être étudiées. Comment appellerez-vous la science qui les étudiera ?

La Sociologie, cette science qui nous apprend à connaître la société qui nous a créés, qui nous enseigne nos devoirs envers elle et qui nous en montre la sanction

si impérieuse, qu'elle est, dans son impartialité doctrinale, le plus efficient des codes de morale !

Voilà pourquoi Giddings a écrit son livre, pourquoi je l'ai traduit, pourquoi nous souhaitons qu'il ait beaucoup de lecteurs.

COMBES DE LESTRADE.

Donnafugata (Sicile), le 21 juillet 1896.